

## SEPTIÈME LETTRE.

Léopoldville.

Avril 1892.

.....  
En route pour Léopoldville!

La formation de la caravane a retardé notre départ, le soleil est ardent; engourdis par quatre jours de repos à Lukungu, nous sommes vite fatigués.

La montée qui nous conduit hors de la vallée de la Lukunga, impassible sous nos malédictions, semble se prolonger à plaisir.

Tout en haut, nous trouvons un village; des cases éparpillées sous une forêt de palmiers, semblables à de gigantesques plumeaux.

C'est « M' Fumfu », l'étape est finie!

A Lukungu, nous avons appris bien des choses que nous nous empressons de mettre en pratique.

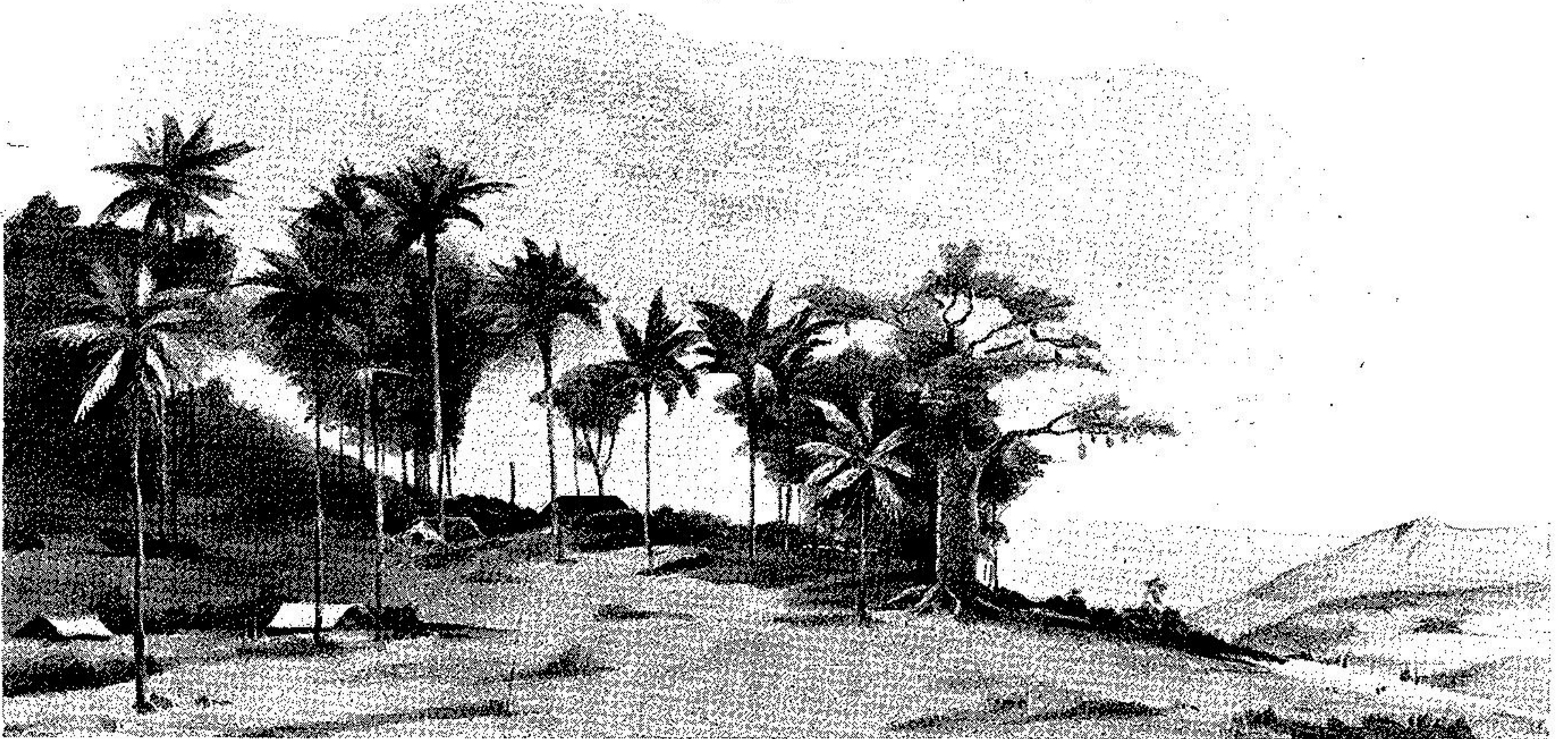
D'abord, qu'il est bon de s'annoncer au chef en puissants fils de « Boula Matari »; l'on nomme ainsi les agents de l'Etat. Cela nous vaut un cadeau de vin de palme, poule et arachides, payé beaucoup trop cher!

Ensuite, qu'il est d'usage de partager le malafu avec celui qui

l'a offert. Notrealebasse est vidée en un clin d'œil; à peine avons-nous eu le temps d'en boire un gobelet.

Expérience concluante, il est prudent de ne pas insister!

Quittant M' Fumfu, nous reprenons journallement notre marche matinale, sans péripéties marquées. Ces étapes paraissent moins pénibles que celles de la première partie de la route, le chemin n'est



plus rocailleux, les montées deviennent rares et surtout nous sommes entraînés.

Après avoir campé au bord d'une petite rivière, nous plions nos tentes définitivement, heureux de retrouver nos paillotes. Ces tentes étroites sont des étuves pendant le jour; la nuit, il y fait très humide.

C'est aujourd'hui n' sona et nous passerons par « n' sona Kienzo », un des grands marchés de la région; aussi, nos porteurs sont d'une activité peu habituelle. Fait extraordinaire: ils nous devancent!

Tandis que nous approchons de Kienzo, de tous les sentiers débouchent des groupes d'indigènes : des hommes, portant d'énormes calebasses de malafu; des femmes, des enfants, chargés de leurs « moutêtes » ou de paniers artistement tressés, débordant de marchandises.

Tous sont en toilette de fête, soit peints au « n'goula » (une poudre de bois rouge), soit zébrés de lignes blanches ou jaunes, ce qui leur donne un aspect des plus réjouissants.

Les anneaux de cuivre massif se multiplient. Des belles en ont jusque trois à chaque pied et en mettent encore aux bras et au cou, sans préjudice des colliers de perles ou de mince laiton.

Sur le front un bouton, maintenu par un fil, sert de ferrière.

Pour faciliter leur marche, les jeunes mères ont mis leur enfant dans une large ceinture, maintenue autour des reins. La tête de ce gosse balance de droite et de gauche, sans que cela paraisse le gêner.

Si les hommes méprisent les vains ornements, ils se rattrapent sur leur coiffure, tréssée, taillée, rasée, suivant une haute fantaisie.

Voici venir un chef, reconnaissable à sa canne étincelante de cuivre, la seule chose qu'il daigne porter; puis les hommes libres, fiers de leur fusil ou d'une lance paisible; enfin, les femmes, les esclaves, écrasés sous le poids de leur fardeau. Cette smala emboîte la route des caravanes, suivant d'autres smalas; file interminable, ondulant, disparaissant, selon les caprices du chemin.

Bientôt nous entendons un grand brouhaha, et brusquement, sur un vaste plateau, s'étale une place noire de monde..., naturellement. Ils sont bien mille, allant, venant, gesticulant. Si affairés, que notre venue est à peine remarquée.

C'est le marché, où nous nous arrêtons, autant par curiosité que désireux de nous fournir de vivres.





A terre, des marchands ont étalé leur fonds de magasin sur des feuilles de bananier; ici les végétaux : choux en feuilles, haricots, épinards, bananes, noix de palme, de kola, d'arachide; manioc, chikwangue; plus loin la viande : antilopes, buffles, chèvres, moutons, cochons, poules, canards, aigles, pigeons, boyaux, débris de toutes espèces; puis des poissons, des crasses, des horreurs dans lesquelles les nègres tripotent avec leurs sales doigts. Chaque vendeur a un peu de toutes sortes de produits plus ou moins frais, traînant dans la poussière et couverts de mouches.

D'autres marchands vendent la poudre et les capsules, des poteries grossières ou de belles vanneries; enfin, des changeurs troquent des étoffes contre des « mitakos », fils de laiton, mesurant vingt centimètres environ, ou ces mitakos contre des perles de verre bleu, hexagonales, « n'jimbou », monnaie plus divisible.

Un coin du marché, un grand, est réservé aux débitants de malafu; c'est le plus fréquenté et l'animation donne fort soif à ces moricauds car ils en boivent de larges lampées.

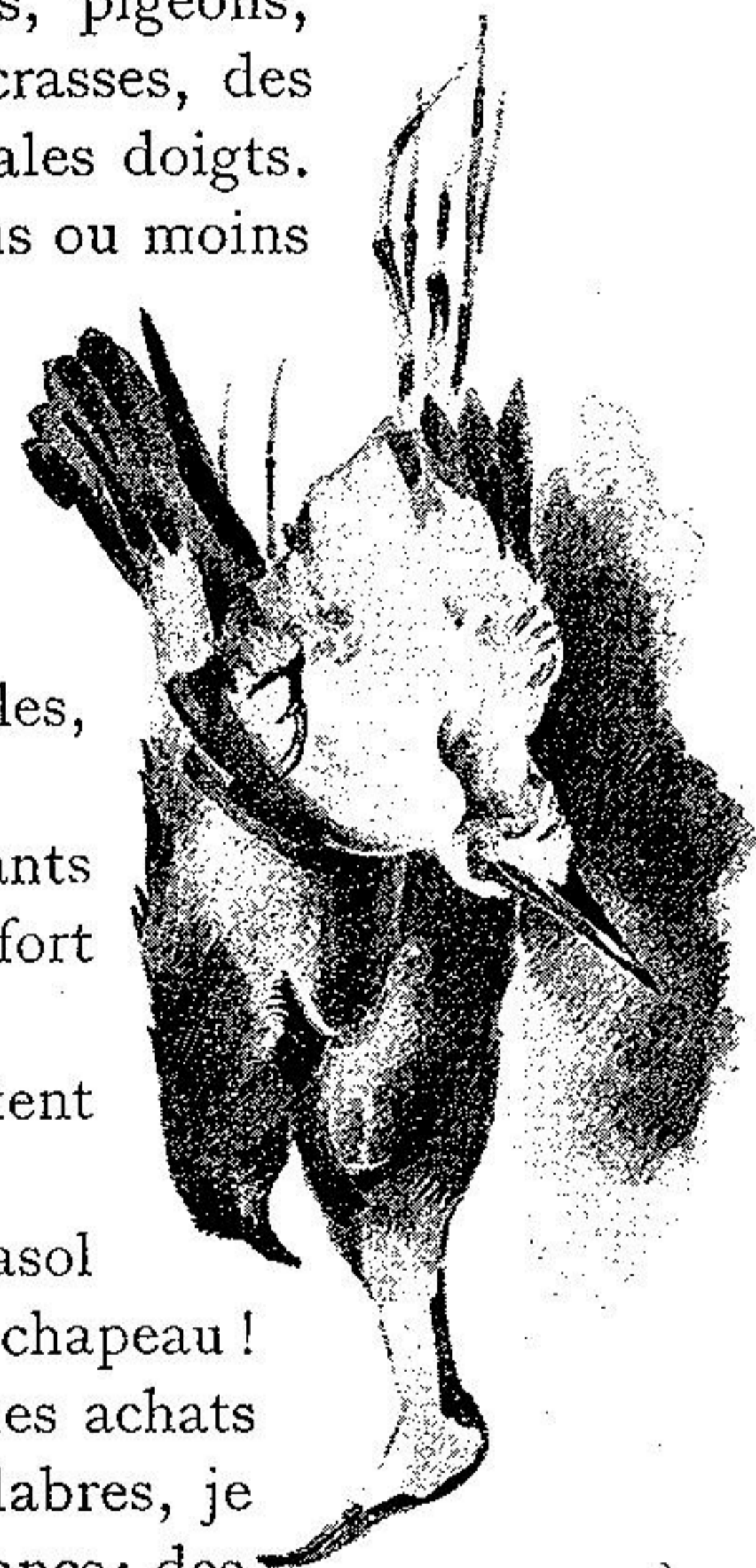
Tout le monde mange ou fume, les femmes ne quittent pas le brûle-gueule.

Les chefs se promènent, se pavanent, fiers d'un parasol multicolore, d'une étoffe nouvelle, voire même d'un vieux chapeau!

Au milieu de cette multitude j'ai grand mal à faire mes achats et suis volé indignement; pourtant, après de longues palabres, je parviens à trouver une gigue d'antilope, dont coût quinze francs; des poules à quatre francs cinquante centimes et une friture de poissons minuscules pour quatre francs! Ces prix traduits en prix d'Europe.

Ce n'est donc pas à Kienzo qu'il faut se rendre pour vivre économiquement.

Les emplettes terminées et notre curiosité satisfaite, nous nous disposons à achever notre étape; seulement les porteurs ne l'entendent



pas ainsi; ni ordre, ni prière ne peuvent les faire démarrer. N'ayant aucun moyen d'action, il faut attendre leur bon plaisir.

J'avoue qu'en dépit des principes humanitaires, je leur administrerais volontiers une volée de coups de bâton! Mais ils laisseraient les charges en plan.

Cependant, à midi, nous sommes à Kendolo, munis du nécessaire pour organiser un succulent déjeuner, arrosé du traditionnel malafu, dont nous devenons aussi friands que les nègres.

Tout près du poste se trouve la tombe d'un officier belge, Puttevils. Tombe silencieuse et poétique, à l'ombre de deux palmiers. Nous allons la visiter, Fiévez dépose une couronne, envoi de la sœur de notre regretté camarade et nous nous retirons plutôt consolés que tristes... On devient philosophe ici!

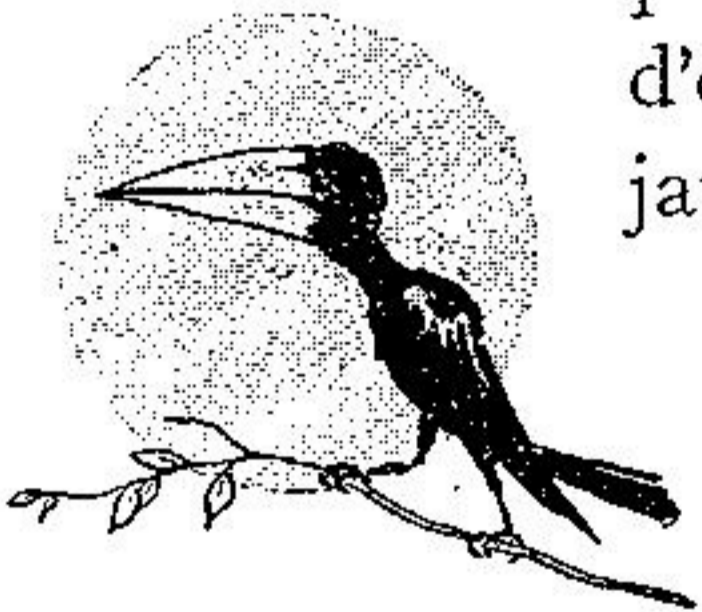
L'étape suivante est splendide, nous suivons une crête parallèle au Congo, et, pour la première fois depuis Matadi, nous apercevons le fleuve, brillant entre les montagnes accumulées à l'infini.

Nous passons des torrents superbes; des blocs de rocher, bouleversés comme par un cataclysme, sont minés, fouillés, contournés par l'eau bouillonnante. Le terrain devient de plus en



plus plat, fort boisé. Dans les grands arbres, des légions d'oiseaux gazouillent; moins poétiques, les toucans, au bec jaune, grotesque, jettent leur cri stupide.

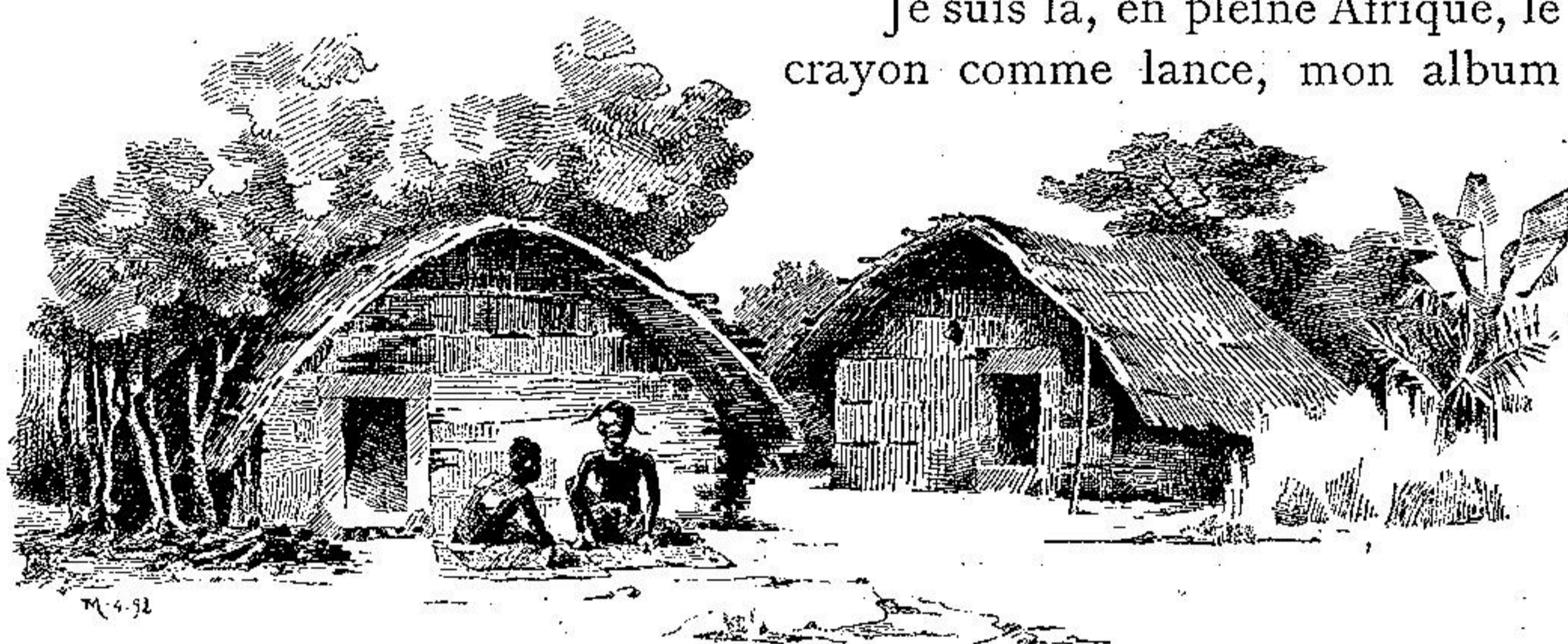
A peine installés à Kimpika, trois chefs indigènes viennent demander notre appui; ils se plaignent d'un quatrième chef qui leur aurait chipé deux de leurs fils. Palabre assez



embrouillée; comme nous n'avons ni pouvoir, ni mission pour intervenir, nous nous en débarrassons après une longue discussion, qui nous coûte le reste d'un cruchon de schiedam (préalablement allongé).

A quatre heures, en descendant vers le Congo, dont nous sommes assez près sans le voir, je traverse un village où je prends un croquis. Autour de moi, les indigènes s'amuseent comme de petits fous à me regarder faire; deux seulement consentent à poser.

Je suis là, en pleine Afrique, le crayon comme lance, mon album



comme bouclier et tout seul, sans aucune inquiétude!

O! Tartarin, quelle déception, si tu avais pénétré jusqu'ici!

Les cases sont basses et noircies par la fumée d'un feu perpétuel. Au-dessus de l'unique entrée pendent les fétiches primitifs : têtes de poules, poissons, petit faisceau de baguettes, etc.

Voulant regagner le camp, trompé par les mille sentiers réunissant les champs de manioc, je me perds. Surpris par la nuit, ma situation menace de devenir grave, mes appels restent sans écho, j'erre sans idée de direction, m'égarant peut-être davantage; je songe à me préparer un gîte pour la nuit, mais je serais glacé sous mon léger vêtement.

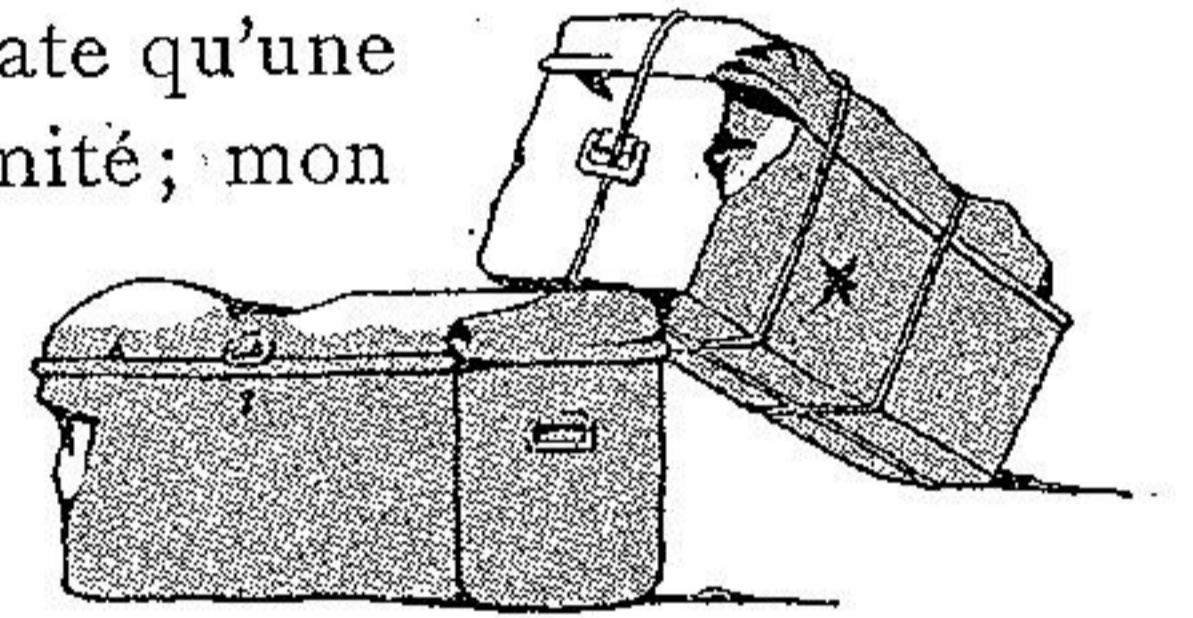
Que faire?

La Croix du Sud, qui s'élève à l'horizon, est le salut; sans

hésiter, je la prends comme guide; butant contre les arbres, m'écorchant aux feuilles d'ananas, tombant dans les ruisseaux, allant quand même et rencontrant ainsi fatalement la route des caravanes, reconnaissable à sa largeur, double de celle des chemins indigènes. Pour comble de mésaventure, je la suis quelque temps en sens contraire. Soupçonnant mon erreur, je reviens sur mes pas et retrouve enfin mes compagnons, déjà inquiets de mon absence.

Nous convenons alors que des coups de feu seront tirés si, à la tombée du jour, l'un de nous n'était pas rentré. Cet indice m'eût évité une grande fatigue et une désagréable émotion.

A « l'Inkissi », où nous arrivons le lendemain, je constate qu'une seconde de mes malles a pris un bain. Le désastre est limité; mon linge a formé tampon. Mes pauvres malles, si belles jadis! Elles sont fourbues, bossuées, rouillées; solides, heureusement, pour ne pas être hors de service après tant d'épreuves.



A peine installés, arrivent un missionnaire et sa femme; lui est laid comme un nègre, elle me paraît une créature divine, avec ses beaux cheveux, flottant en blonde cascade. Nous offrons gracieusement la moitié de notre chimbèque et là se bornent toutes nos relations.

Pas communicatifs, les Yankees!

A Swengi, nouveau marché, moins important que celui de Kienzo, mais non moins amusant.

L'art du maquillage atteint un remarquable degré de perfection; les têtes reproduisent fidèlement des clowns ou des ballons vénitiens. Les cheveux mêmes sont empâtés de couleur!

Les anneaux de laiton augmentent encore en nombre et en dimensions; des malheureuses sont déformées par ce poids de vieux cuivre.

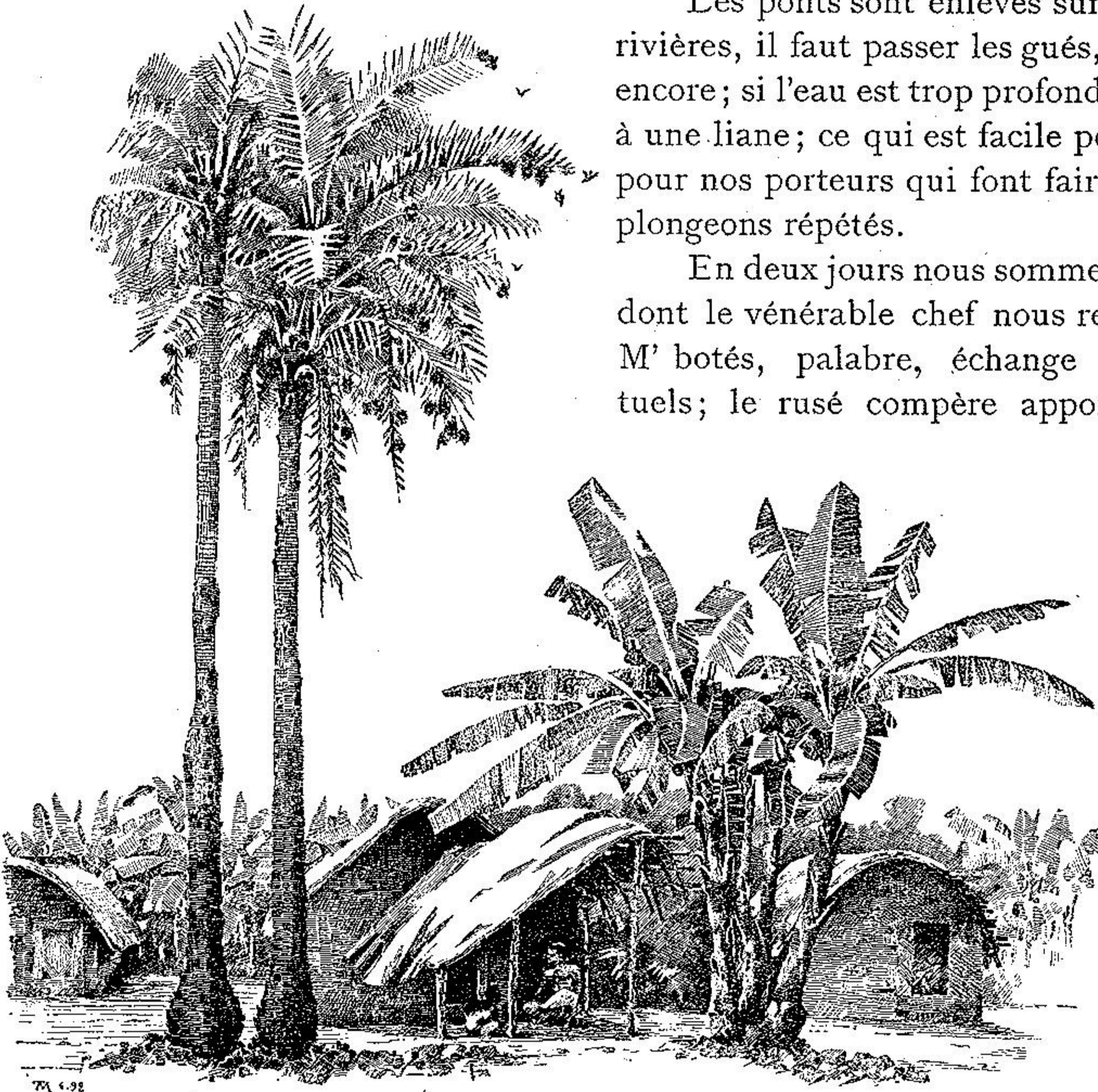
Vu le luxe des marchands, les prix sont fabuleux; quatre œufs, les seuls figurant au marché, m'ont été vendus pour deux francs; il est vrai qu'ils contenaient des poussins!

Quel cataclysme la nuit ! Le toit de notre abri, trop léger, laisse passer toute une tornade. Retraite précipitée de nos lits à la recherche des coins les moins menacés ; en pans volants, les parasols ouverts, nous nous efforçons de protéger nos couchettes sous nos couvertures imperméables. Peine inutile, nous reposons dans un bain qui se prolonge pendant toute la durée de l'étape.

Les ponts sont enlevés sur presque toutes les rivières, il faut passer les gués, quand ils existent encore ; si l'eau est trop profonde, on se cramponne à une liane ; ce qui est facile pour nous, mais non pour nos porteurs qui font faire à nos bagages des plonges répétées.

En deux jours nous sommes à M' Fumu M' Bé, dont le vénérable chef nous reçoit cordialement. M' botés, palabre, échange de cadeaux habituels ; le rusé compère apporte son matabiche

fraction par fraction, en s'assurant chaque fois d'un large paiement. Poules, œufs, légumes, fruits, paraissent successivement dans le plus grand silence et nous nous demandons d'où peuvent venir les ordres ; ils ont l'air de s'entendre comme larrons en foire.





Au milieu du village, deux palmiers sont habités par une colonie d'oiseaux jaunes tapageurs, détruisant toutes les feuilles pour en faire leurs nids. Il est remarquable que les arbres environnants n'abritent aucun de ces ménages ailés.

Un indigène se promène le front et les joues enduits de poudre de charbon de bois; il ne se trouve sans doute pas assez noir! Information prise, le moricaud s'est habillé de deuil.

« Sélembao », la dernière nuit sur la route de caravanes.

Cette fois enfin l'aspect de la région est tout à fait africain. J'avais renoncé à découvrir des fleurs, nous en trouvons beaucoup et de jolies; couvrant de grands arbres, ou modestes dans les herbes: des reines-marguerites jaunes, des gueules-de-loup bleues et de petites étoiles odorantes.

Au matin, passent cocassement de grands vols de perroquets; les pigeons verts, les pigeons communs, les tourterelles roucoulent dans les bosquets; invisibles dans les herbes, appellent les pintades et notre caravane s'augmente d'un singe « pain à cacheter », petit, petit, criant comme un oiseau. Il me coûte deux pièces de mouchoirs.

Nous allons quitter nos souliers de marche. Le moment est venu de résumer en deux mots cette fameuse route des caravanes, si calomniée. On ne doit pas la juger à la légère. Brisé par la fatigue, la chaleur; énervé par la longueur de l'étape, l'on n'est guère prêt à s'enthousiasmer! Mais quand le corps est reposé, quand vient l'oubli de toutes les misères, celui qui a su voir, fait amende honorable et il lui reste de ces vingt-cinq jours un émouvant souvenir, auquel s'ajoute la satisfaction d'un travail accompli, d'une lutte victorieuse contre le climat des tropiques.

Encore quelques kilomètres et nous serons à Léopoldville. La caravane est groupée, nous marchons allègrement; nos boys ont sorti leur « n' dimba », petit instrument de musique fait de lames élastiques fixées par une extrémité sur une boîte de résonance; ils nous

précèdent en jouant des airs médiocrement variés, mais joyeux quand même.

« Kintamo, Kintamo! » cent fois répété par les porteurs. A nos yeux éblouis s'étalent le « Pool » immense, le haut Congo, le cœur du continent mystérieux; spectacle sublime qui m'arrache des larmes d'émotion.

